

LES VEILLEURS

VINCENT MESSAGE

LES VEILLEURS

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-099707-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

à Cloé
à mes parents

PREMIÈRE PARTIE

BATEAU DE PIERRE

01. CETTE MAUVAISE CHAISE

À en croire la très bonne parole, il faut que je sois fou. Ils ont réfléchi toute la nuit derrière des portes closes, et maintenant que la fatigue a fini par les mettre d'accord, ils peuvent le dire sans aucun risque de se tromper : c'est ça. L'un d'eux monte au créneau pour défendre cette position. Le pauvre est mal barré. Pour rien au monde je n'échangerais nos places. Il se racle la gorge, toussote d'un air qu'il voudrait compétent. Moi je regarde l'auditoire et les filets de salive suspendus à ses lèvres. Du coup le diagnostic m'échappe, ou peut-être je n'y comprends rien, et la Juge doit lui demander d'articuler encore une fois. Alors, en détachant mieux les syllabes : *perpétuité*. Après qu'il a lâché ce mot, son visage pris de vertige se décompose ; il se retourne vers ses collègues, guettant un signe d'approbation, mais les autres ont disparu dans leurs cols de chemise et ne sont plus en état de hocher la tête. Il se met à chercher un appui dans la salle, un point quelconque où fixer son regard ; il ne trouve pas ; partout le bois travaille et bouge, les lattes craquent sous le poids de ceux qui sont morts. Il s'égare plusieurs heures, puis ajoute d'une voix qui me paraît manquer de conviction : « Car s'il est difficile de juger de la personnalité de l'accusé ou des raisons de son acte, étant donné sa mauvaise volonté évidente et son refus de coopérer avec la justice, les faits du moins sont clairement établis. »

On en revient donc aux faits : je me suis trouvé mêlé à une affaire de meurtre. Par un beau matin de février, un peu froid mais lumineux, je suis descendu dans la rue armé d'un pistolet et j'ai tué trois personnes. C'étaient apparemment des gens que je ne connaissais pas, et qui ne m'avaient rien demandé. Ils étaient des êtres humains, moi aussi peut-être, et ça ne se passait pas trop mal. Ensuite les cinquante-

quatre témoins ont compté sept ou huit coups de feu. Moi j'ai vu les rosaces de cervelle jaillir sur le trottoir. La rue brusquement cathédrale. Les grandes orgues qui se mettaient en marche.

Alors c'est clairement établi, mais ils ne comprennent pas. Assis bon an mal an sur cette mauvaise chaise, je vois bien qu'ils sont perplexes, ils meurent d'envie de me demander : « Vous comprenez, vous ? » – et je pourrais toujours répondre : « Oh, moi, au point où j'en suis, vous savez... » — et pourtant je préfère m'abstenir : je ne voudrais pas être complice de quoi que ce soit. Pour une fois que je suis acteur, moi l'éternel témoin, je n'ai aucune raison de me mettre à table. Ils demandent : étiez-vous atteint, au moment des faits, d'un trouble psychique ayant aboli la jugeote de votre discernement ? Ce problème les intrigue. Avec beaucoup de bonne volonté, moi aussi je m'interroge. Je ne sais pas la tête d'un discernement aboli. Je n'ai jamais eu le plaisir. Mon avocat dit oui, oui, oui. Aboli, absolument. Aboli, c'est le mot. Il a l'air sûr que si. L'expert nous en met plein la vue avec son expertise : il a le regard vitreux, aime s'écouter parler et emploie des formules qui reviennent à dire peut-être, mais peut-être pas ; on ne peut pas trop savoir, l'indétermination, de nos jours, vous savez... Ma bouche à moi ? Ma bouche. Elle est fermée. Pas demain la veille qu'elle s'ouvrira. D'ailleurs, ça les arrange : pour être un fou convenable, il faut parler beaucoup et d'abondance, ou rien et pas du tout ; on a fait les calculs, chacun dans notre coin, sans se consulter, et on est tous tombés sur le même résultat : d'un point de vue rationnel, la seconde solution est plus économique.

Je suis maître du silence tandis qu'ils gesticulent dans leurs robes noires beaucoup trop larges pour eux – pointent sur moi des index qui s'allongent comme ceux d'inquisiteurs. Ils disent Nexus a fait, Nexus a déclaré, Nexus se mure dans le silence et ne montre aucun remords. Nexus paraît-il c'est mon nom. Il est très malheureux, Nexus, assailli de toutes parts, encerclé de questions devant et derrière par les regards qui donnent des fourmis dans la nuque. Enfin : à en croire la tête du contrit d'office à côté de moi, je suis en passe de gagner. Ça ne m'amuse pas beaucoup. Ces procédures judiciaires sont très lourdes, épuisantes. Bien que j'aie envie de dormir, je n'y

arrive pas, et je sais de toute façon que ça ne servirait à rien. Laisser passer l'orage. Parfois leur arrogance va au-delà de la mesure, je m'apprête à intervenir, sauf que ça n'est jamais mon tour ou que ma mâchoire s'est engourdie : la fourmilière, encore un coup. Je me chuchote des apaisements et des résignations.

Au matin du cinquième jour c'est l'heure des grands mots fatidiques. Mon front tombe à grosses gouttes sur le parquet. Parce qu'il s'est mis à faire très chaud, un peu trop chaud pour l'homme. À part *perpétuité*, l'autre mot important du procès ç'a été *canicule* : tous les ploucs de la cour d'assises macéraient dans leur sueur. Une fois le verdict proclamé, la salle s'agite autour de moi. Les gens veulent tout à coup dire un tas de choses à leurs voisins. J'entends les bancs de bois murmurer que le verdict est devenu fou. Jamais on n'a vu un jury coller perpétuité à un irresponsable. Certains pieds de chaise crient au scandale, d'autres – à vue de nez plus nombreux – que c'est bien fait pour lui. Depuis plusieurs minutes ça m'ordonne de me lever, mais je me trouve mieux assis, même sur cette mauvaise chaise. Ensuite ça demande si je veux réagir. Rien du tout. Qu'ils fassent comme ils l'entendent. Moi de toute façon je n'en ai plus pour longtemps.

À la fin ils m'ont enfermé pour toujours dans un monde gris de peut-être six ou sept mètres carrés, promenade une fois par jour, manger trois fois par jour. Le lit était en fer, qui est un métal froid, et on ne dormait pas quand on veut. Par chance on ne m'y a pas laissé moisir. Perpétuité, en bon langage, veut dire jusqu'à ce qu'on meure. Mais le sens des mots, aujourd'hui, vous savez, avec ces êtres humains instables et lunatiques... Le lit d'après était mieux, le monde un peu plus vaste, très blanc, les gens plus gentils, également tout en blanc, qui est la couleur de rigueur dans les cliniques de luxe. J'ai appris ça par une infirmière noire qui trouvait le choix politiquement limite. On a parlé un peu. Je la revois qui se concentre et dit : la pureté c'est très monotone. Et elle ajoute : c'est d'un autre âge, c'est anarchique. Il y a une chance qu'elle veuille dire archaïque. Néanmoins je me garderai bien de lui faire la remarque : moi aussi il m'a fallu le temps avant de passer expert en mots, et on voit bien

que ce n'est pas mon rôle de corriger. Elle était ronde et belle, passionnée de couleurs, elle me demandait avec un rire de gorge si j'étais un impur. Si je voulais de la couleur, elle essaierait de m'en apporter, il fallait juste que je lui dise quoi. J'ai dit que je voulais du bleu. Elle m'a tendu la main : tope là, monsieur Nexus, du bleu, c'est entendu. Puis en fait non : ce n'était pas possible, le règlement interdisait le bleu en général et pour moi en particulier. Désolée, dit mon infirmière. Une fois n'est pas coutume, elle en a vraiment l'air. Je la rassure que ce n'est pas grave. Le bleu comme j'aurais voulu, la nuance, vous n'auriez pas trouvé, de toute façon. Souriante comme jamais, elle tente de me consoler : « Mon pauvre monsieur Nexus ! Avec le temps on se fait à tout. » C'est sagesse populaire ; ça ne coûte pas grand-chose. Personnellement je savais que c'était faux, l'inhumain il reste inhumain, mais comme j'étais là pour toujours il n'y avait qu'à hocher la tête. Quand on habite dans une clinique, la résistance est un gâchis. Ça mène droit aux pilules assommantes. Au fil des semaines, j'ai pris les habitudes du pantin de bois qui se laisse ballotter par la justice et reste docile même quand elle est incohérente. La date s'appelait le 4 octobre quand on m'a annoncé un nouveau transfert. « Dans trois jours. On va s'occuper de vous. » Mon infirmière impure ne soupçonne pas le poids de ses phrases. Jusqu'alors j'étais content qu'on ne s'occupe pas trop de moi. J'étais dans la presque-île – il s'y dresse une citadelle intérieure, il y règne un silence éternel. Puisque le monde était hostile, j'avais choisi d'être à moi-même mon propre lieu, mon propre et unique habitant. Plus besoin de voir du pays. Mais sans doute ce qui me plaît à moi ne leur plaît pas à eux. Bizarre.

Maintenant ils m'ont emmené dans la grande maison qui n'en finit plus, dont les pièces tournent en rond et ne sont jamais les mêmes. Des yeux globuleux courent au plafond et surveillent le moindre de mes gestes. Qu'est-ce que je fais là au juste ? Ce n'est pas ma place. Il faut à tout prix que j'y aille. Pas impossible que d'ici peu je regrette mon fer gris, mon lit blanc. J'appréhende le retour des questions. Je ne peux plus les supporter. Leurs *pourquoi* ? se sont agrégés en excès, ça fait la boule d'obstruction dans ma gorge. Au procès, ils m'ont

tellement submergé de questions, des jours entiers, dans un déluge, que j'ai fini par me mettre debout, très droit, trop raide, pour leur administrer la grande raclée : je leur ai confessé que j'avais sauvé le monde. Je leur ai dit Madame la Juge, mesdames, messieurs... que vous le vouliez ou non, et sauf votre respect : j'ai su venger cette terre de la négligence des dieux.

02. L'INDÉTERMINATION

Ce sera sur votre droite et au fond du couloir. Six heures vingt-cinq. Il a quelques minutes d'avance. Juste le temps de s'envoyer sa dose dans l'estomac. Depuis trente ans, et du matin au soir, le café scande les journées de Paulus Rilviero qui en compte quarante-sept. Ce n'est plus une simple habitude, c'est un rythme biologique que son horloge interne lui rappelle sans faute si pour une raison ou une autre il déroge à la règle. Quarante-sept déjà, merde ! Est-ce que j'ai de la monnaie au moins ? Il fouille dans les poches de son imper. Dix, vingt-cinq, soixante. C'est bon. Installé dans la salle d'attente, Rilviero, soudain mélancolique, contemple le fond de son gobelet à rainures où tourne un petit soleil noir qui contraste avec la blancheur impeccable des lieux. Le café s'avère dégueulasse. Voilà qui lui plaît mieux. Tout de même. Parce que pour le reste... on se croirait ailleurs. Il en connaît pourtant quelques-uns, des asiles : les tendresses du père Mitard ; les cris qui semblent ne jamais devoir s'arrêter ; les détenus qui écrivent sur les murs avec leur propre merde – ou pire, parfois, avec celle qu'ils extorquent à leur voisin de cellule ; les suicidaires planquant dans leur anus de petites lames de rasoir pour pouvoir se saigner dès que l'envie les prend. Il s'attendait inconsciemment à quelque chose dans ce goût-là. À vrai dire, la clinique Bentlam n'a même pas l'air d'un hôpital. Pas de lino grisâtre. Pas de spectres hantant les couloirs

en traînant derrière eux leur pied à perfusion et qui vous fixent brusquement de leur regard délavé comme si vous étiez le premier homme qu'ils croisent. Ce sont de petits enfants qu'on a forcés à se lever en pleine nuit, ils ignorent s'ils doivent vous remercier de les avoir tirés de ce cauchemar ou vous en vouloir pour cette sensation de fièvre qui les fait flageoler. Il s'était préparé à l'odeur industrielle des plateaux-repas, aux sacs poubelles remplis de compresses sales déposés à la porte des douches, à la misère. Tout cela a toujours senti la misère, se dit Rilviero, et personne ne pourrait exiger qu'il en soit autrement. Là où les corps souffrent, ont du mal à manger, à se déplacer, à déféquer, l'homme est pauvre.

Or il a fait un long trajet pour arriver jusqu'à cette salle d'attente – emboîté le pas aux jambes de la secrétaire personnelle de Monsieur le Directeur, de longues jambes élégantes sous une jupe bordeaux qui a de la cuisse – et il a eu beau regarder autour de lui, il n'a rien vu de tout ça. Les gens dans les couloirs marchent d'un pas tranquille, sans gestes saccadés. Assis sur la terrasse, plusieurs patients se concentrent sur une partie d'échecs sans un regard pour le grand jardin où bruissent les premiers vents de septembre, tandis que dans les allées où luisent déjà quelques marrons tombés de leurs bogues d'autres profitent de l'éclaircie pour faire leurs trois cents pas quotidiens. Pour distinguer les soignants des malades, il a dû s'enquérir de détails minuscules, plonger longtemps ses yeux dans ceux des autres. L'indétermination qui se prolonge a quelque chose de très embarrassant. Euh... excusez-moi de vous déranger, mais... j'aurais voulu savoir : vous êtes fou, vous, ou pas ? Ç'aurait été plus simple, pense-t-il, de leur faire porter des badges le précisant clairement. Ou bien d'afficher un code de couleurs à l'entrée. Alors : les verts sont un peu fous, mais en fait pas tellement, on peut vraiment faire pire. Les rouges, il faut déjà se méfier, mais s'ils vous sortent un aphorisme d'une lucidité effarante, ne vous inquiétez pas c'est parfaitement normal. Les bleus ? C'est simple, arrangez-vous pour ne pas les croiser. Ou encore, si le monde unanime exige que le politiquement correct l'emporte : *soignant – soigné*. Sauf que Bentlam n'est pas comme ça. C'est une institution où les frontières sont

floues. La silhouette blanche de la souffrance a disparu dans l'enchaînement blanc des couloirs, et la pauvreté ne revient que par la porte de derrière, il en retrouve le goût – l'absence terrible de goût – en buvant cette lavasse.

« Docteur Traumfreund ? Permettez-moi de me présenter : Paulus Rilviero. »

Le docteur se déclare enchanté, confirme d'une poignée de main très énergique pour un vendredi soir, invite Rilviero à entrer, oui, oui, on l'a prévenu de sa visite, mais on ne m'a pas dit pourquoi vous vouliez me voir. Rilviero se cale dans un fauteuil et commence par des politesses : avant tout recevoir si vite – j'imagine combien débordé – ces derniers temps je n'entends parler que de la clinique Bentlam. Traumfreund, à peine plus vieux que lui, sourit modestement derrière ses grandes lunettes. En fait il y a cinq jours Rilviero ignorait jusqu'au nom de la clinique. C'est depuis qu'on l'a chargé de venir ici qu'il le retrouve à tout bout de champ, à la radio, en librairie, dans les journaux – comme ça arrive. Qu'est-ce qui l'amène ? C'est une bonne question, ça. Il aurait dû s'attendre à ce qu'on la lui pose. Il connaît la réponse, bien sûr ; le tout est d'en donner une version acceptable. Comme il garde le silence, Traumfreund – qui doit trouver cet officier de la police judiciaire un peu balourd – a l'élégance de lui proposer un café. Mais pas la chose immonde qu'il a peut-être eu le malheur de boire en l'attendant. Il a dans la pièce d'à côté une vraie machine à expressos, un truc italianissimant. Mettez-vous à l'aise, dit le psychiatre, je reviens dans une minute. Impec. Ça laisse à Rilviero le temps de rassembler ses idées, et quand Traumfreund réapparaît avec en plus des tasses un sachet d'amandes enrobées de chocolat, il a sa réponse prête : ce qui l'amène c'est Nexus. Oscar Waldo Andreas Nexus. On m'a dit qu'il était chez vous depuis trois semaines. J'aurais voulu avoir votre avis sur son cas.

Quand Traumfreund se rassoit, son regard a changé. De la curiosité ? Il y en a, oui. Et un peu sur ses gardes également. Sans même s'en rendre compte, le psychiatre s'est emparé d'un élastique qui traîne

sur le bureau et s'est mis à le faire tourner entre ses doigts. Bon, se dit Rilviero : un partout. Il est tout aussi nerveux que moi. Et pas de doute : il sait de qui je parle. Quand le docteur répond, c'est avec lenteur, presque syllabe après syllabe : effectivement, il est ici. Comment il va ? Comme quelqu'un qui sort de Mérogènes. On peut parler sans exagération de psychose carcérale embryonnaire. Là-bas il ne sortait pas de sa catatonie. Ici il retrouve tout doucement son rythme ; il est calme la plupart du temps, posé, attentif au monde qui l'entoure.

« Vous avez eu beaucoup d'entretiens avec lui ?

– Pas le moindre.

– Pardon ?

– Je ne lui ai jamais parlé.

– Vraiment ? On m'a menti, alors. Tout le monde dit que vous vous occupez très bien de vos patients. »

Traumfreund le dévisage comme s'il venait de dire une connerie.

« Dans la mesure de mes moyens. Nexus, pour le moment, je l'observe du coin de l'œil. Ça ne rimerait à rien que je me mette au travail avec lui : je n'ai aucune idée de la façon dont il conviendrait de l'aborder. Et puis... sans vouloir être prétentieux... disons que le plus gros du travail est fait. Il a franchi notre porte : soigné comme il l'est à Bentlam, son état ne peut pas s'aggraver. Trois mois de Mérogènes de plus, en revanche, je ne donnais pas cher de sa peau. C'est à peu près ce qu'il leur faut pour fabriquer un incurable.

– Ils sont si mauvais que ça ?

– Ils sont très bons. Ils ont Basaglio... Spitz... des types vraiment remarquables. Simplement on ne leur donne pas les moyens de le montrer. Dans le milieu médical, le surnom de cette prison c'est la Mérovingienne. Elle fut construite en l'an de grâce 675, sous le roi franc Childéric II. Le mobilier, le taux d'encadrement, les conditions de travail, tout est d'époque. »

Il lève les yeux et fixe Rilviero avec insistance :

« J'espère que je ne vous apprends rien. »

Non, non, bien sûr. L'état lamentable de nos prisons. On sait ça

depuis des décennies. De temps à autre, des voix éparses et éraillées d'indignation tentent de réveiller les consciences, mais les consciences ont un peu forcé sur les somnifères et dorment comme des masses. Et puis ce genre de choses se refoule vite. Car après tout, on n'y est pas. Même officier de la police judiciaire, on n'y met pas tellement les pieds.

« C'est sûr que vous travaillez ici dans de meilleures conditions.

– Ce n'est pas du luxe, ce que vous voyez là. C'est juste ce qu'il faut. Mais par comparaison, de fait, Nexus est un privilégié. Peut-être savez-vous, vous, ce qui lui vaut cet honneur ? Je crois savoir qu'il a eu quelques ennuis avec la justice ? N'est-ce pas. Eh bien on n'a même pas daigné me fournir l'expertise psychiatrique. Ni me dire qui a pris la décision de le transférer ici. Alors j'espère que vous ne venez pas les mains vides. Si vous vouliez bien me dire ce que vous savez sur Nexus, je pourrais peut-être commencer à me pencher sur son cas.

– J'étais plutôt venu pour poser des questions, en fait.

– Je comprends bien. Le problème c'est la vie : ce donnant-donnant continu, ce marchandage sordide. — Dites un chiffre entre un et dix.

– Pardon ?

– Dites un chiffre entre un et dix.

– Huit.

– Perdu. C'était quatre. Quatre jours de procès. Je ne suis pas vraiment vierge, voyez-vous, et pas effarouché, mais qu'est-ce que c'est que ce simulacre de justice ? Et je ne parle même pas du verdict. Ceux de mes collègues psychiatres qui ont un tant soit peu de conscience professionnelle ne sont pas près de l'oublier. Perpétuité, hum ? Alors que la cour d'assises a renoncé à statuer sur la question de son irresponsabilité pénale ? On a voulu faire un exemple, apparemment. Mais un homme amnésique ?... Dont on ne connaît pas les mobiles ?... Je ne suis pas certain que l'exemple ait été bien choisi. »

Rilviero s'est progressivement tassé au fond de son siège. Le

docteur ne mâche pas ses mots. Il est assez désagréable de se retrouver comme ça sur le banc des accusés. Ça a un peu merdé, pense-t-il, d'accord. Mais je n'ai rien à voir avec ça, moi. Je débarque tout juste. Pour se consoler, il saisit une amande enrobée de chocolat et la fait glisser sous sa langue. Hm... pas dégueulasse, ces petites cochonneries-là. Ce Traumfreund est énervé, très bien, on ne peut pas trop lui en vouloir. Cela dit ce n'est pas la peine de me faire jouer les suspects. Rilviero suce délicatement la poudre de cacao fondue au bout de ses doigts. Et puis il connaît l'affaire en détail, sous ses airs de ne pas y toucher. Autour de l'amande, maintenant, il ne reste plus beaucoup de chocolat : c'est le moment de croquer, et de finir l'expresso du même coup, ce sera encore meilleur. Hmm... Il repose la tasse, lance à Traumfreund son regard d'homme intègre et se décide enfin : en fait il n'est pas là en tant que représentant de la police judiciaire. Il est – sortant la lettre de la poche intérieure de sa veste et la tendant au docteur – il est chargé de mission par le Conseil de Région. Le Conseil de Région, répète Traumfreund d'un air songeur. Comment ça ? Jusqu'au bout maintenant. Assez tergi-versé. Rilviero se redresse, se penche au-dessus du bureau encombré de livres et de tas de feuilles volantes et laisse filer d'une voix atone : « Par Drake. »

Tiens donc. Par Drake. Traumfreund se lève, va à la fenêtre, remonte le store. Rilviero voudrait ajouter quelque chose, expliquer d'une phrase que ça n'a rien d'extraordinaire. Malheureusement cette phrase ne lui vient pas et de toute façon il est trop tard, Traumfreund intrigué se demande déjà ce qu'il peut y avoir de politique là-dessous. Le psychiatre s'écarte de la fenêtre, comme pour montrer à Rilviero le coucher de soleil qui se propage dans l'arborescence des marronniers et des érables avec une avidité d'incendie.

« Venez, lance Traumfreund. Prenez votre manteau, on est vendredi soir, sept heures, ça suffit la clinique. Vous avez semble-t-il plein de choses à me raconter, alors quitte à y passer la soirée, je propose que nous fassions ça devant un verre, dans un endroit plus chaleureux. Vous je ne sais pas. Moi je meurs de faim et je suis libre pour le dîner. »

Rilviero hésite un instant. L'empressement de Traumfreund le dérange. Il préférerait avoir le sentiment que c'est lui qui est à la manœuvre. Toutefois le but était bien que ça morde, alors puisque ça mord...

03. CERNÉ PAR LES SIRÈNES

Les yeux m'observent. Ils me suivent pas à pas – ne me lâchent pas un instant. Ce n'est pas nouveau. À la clinique déjà je me sentais épié. On m'a traîné à plusieurs reprises dans une salle presque vide dont les murs – je le sais aussi bien qu'eux – étaient tous transparents. Longtemps le monde n'a eu qu'indifférence pour moi – mais depuis que j'ai réussi, en sept ou huit coups de feu, à attirer son attention, sa curiosité me harcèle. Je me suis rendu compte un peu tard que je n'en demandais pas tant.

C'est calme, ici. Beaucoup trop grand pour une prison, et puis atrocement calme. Passant d'une pièce à l'autre, j'essaie de les compter ; mais des portes se ferment derrière moi ; les pièces ont le temps de changer d'aspect entre le moment où je les quitte et celui où je les redécouvre ; les objets que j'y dépose pour ne pas tout confondre disparaissent aspirés par le souffle du miracle puis ressurgissent ailleurs, un ou deux jours après : difficile dans ces conditions de ne pas se perdre dans les calculs.

Je ne peux pas me parler à voix haute pour rompre le silence : ils entendraient chaque mot. Au début, je me suis dit que j'allais écrire et cacher le papier avec le plat de la main. En fait je n'ai pas confiance : cinq doigts c'est un rempart insuffisant contre l'envahisseur. Et puis le papier est dangereux : on ne sait pas dans quelles mains il tombe – on ne peut pas contrôler si c'est bonnes ou mauvaises. Il fixe des preuves capables d'être retenues contre vous, c'est-à-dire contre

moi. Non : mieux vaut ne pas sortir de ma tête et me satisfaire de ces discours en crâne. Plusieurs personnes intelligentes affirment que l'homme n'est pas une chose en soi mais une histoire qu'il se raconte à lui-même. On pourrait de la sorte construire sa vie par la parole. Je n'ai aucun moyen de savoir si cette proclamatie est vraie. Si je décide d'admettre, ça me laisse de la marge : je suis un homme capable de parler longtemps, de mettre sur pied des dizaines d'histoires minuscules ou de leur servir le Grand Récit. Je ferai de Nexus ce que je souhaite, jamais ce qu'ils attendent de moi. Avouons : je m'y suis pris très en avance. J'ai déjà commencé.

Après avoir tué les trois, dans la foule qui criait, je suis remonté vers mes cadavres ; j'ai été prendre le pouls – il faut toujours vérifier que les morts sont morts, on s'évite de mauvaises surprises – et puis, avec le sentiment que j'avais fait le nécessaire, que je tenais ma vengeance, je suis tombé sur les rotules. C'était le moment de dire adieu à cette région du monde – adieu à la grande ville qui m'a pris en haine dès que j'y ai mis les pieds. Sans même le temps de m'en rendre compte, je me suis endormi sur mes cadavres, contre leur peau où le sang collait, dans leurs odeurs de mort récente. Il s'agissait de se tirer au plus vite.

Quand les forces de l'ordre sont arrivées – et dans cette ville où la raison dicte la cadence, elles n'ont pas dû traîner les voix enchanteresses des sirènes – nous formions déjà un seul bloc, mon sommeil commencé en même temps que leur putréfaction. Ils n'en ont sans doute pas cru leurs yeux. Moi j'étais endormi, mais par don de seconde vue je m'imagine la scène. « Quatre morts ? On nous avait dit trois. – Non, attention, je suis témoin, le type du dessus c'est le meurtrier. – Vous vous foutez de ma gueule ? – Je vous crache sur la Bible et la tombe de ma mère qu'il s'est couché sur eux. »

Trois morts. C'est bien ce qu'il faut pour arrêter les rues. Sur le trottoir désert, mon charnier se trouvait peu à peu cerné par les sirènes. Même quand on a résolu par avance de ne pas les écouter, elles percent les tympanes et imposent y compris au dormeur le

TROISIÈME PARTIE

VISAGES DE BOIS

01. Les assiégés	569
02. Rilviero combat l'Ange à mains nues	579
03. Mensonges en avalanche	599
04. Vers l'équinoxe	614

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2009. N° 99707 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE